

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 50

Artikel: Quand finit la jeunesse
Autor: Marcel, Etienne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189536>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sa cheintere, et te vairé avoué quoui t'as afféré. Lo géant que liait : « Y'ein escofiyo 7 d'on coup », sè crài que l'est dâi z'hommo que cé petit botasson a éterti, et sè peinsà que lo faillâi petétrè pas trào mépresì, qu'on avâi z'âo z'u vu dè cliào petits z'avortons cràno què dâi sorciers, et po l'éprovâ ye pre onna pierra que serrà tant dein sa man que l'ein saillasse dè l'édhie. Ora, se fe âo tailleur, ein pào tou fèrè atant ?

— Oh ! ce n'est què cein, repond lo gosse, cein n'est qu'on dju d'einfant per tsi no. Adon fourrè sa man dein sa catsetta po preindrè son bocon dè cèrè, fâ état dè ramassa perque bas on melion, et dè serrà fermo et l'ein soo, na pas dè l'édhie, mà dè la laitià.

— Eh bin, qu'ein dis-tou, se fâ âo géant, te n'as fé dégottâ què dè l'édhie, tandis que mè, dè la foorce que serro, y'ein fé sailli dè l'éconma.

L'autro ne savâi trào què sè derè dè vairè atant dè foorce à n'on petit botasson ; adon ye pre on outra pierra que tsampâ ein amont, que l'arâi bin cailli lo polet dè Noutra Dama dè Lozena. Ora, fas-ein atant, se dit.

— T'és bo et bon po lanci lè pierrès, repond lo petit lulu, mà ta pierra est revegnâ avau. Veille-tè, y'ein vé accoulhì iena que ne vâo pas retsezi. Adon ye preind l'osé que l'avâi assebin dein sa fata, l'eimbriyè lo contr'amont, et l'osé que sè cheint ein libertà s'ein va coumeint on aluvetta, drâi amont, et sein lo pas qu'on n'a vu oquiè retchâidrè.

— Ma, fâi honneu à tè ! fâ lo géant, mà vu portant vairè se te pào atant portâ què tsampâ hiaut, vins m'âidi à portâ on tsâno que y'é trait stu matin. — A ton serviço, repond lo pequa-pronma, et quand sont vai lo tsâno qu'avâi bin 'na fonda asse grossa que 'na petita fusta, lo tailleur lâi fâ : preind la fonda su te n'épaula, et mè tserdzo dâi brantsès. Lo géant sè tserdzè don lo tronc su l'épaula ; et lo petit luron profitè dè cein que l'autro ne poivè pas sè reveri po grimpâ à cambelion su 'na brantse, iò tsantâvè : Roulez tamhours ! Lo géant que n'ein poivè mé âo bet d'on momeint, criè : tsouye ! vé posâ ! Lo tailleur châtè avau, fâ état dè teni à la brachâ lo bet dâi brantsès et fâ âo géant : Eh bin, po on colosse coumeint tè, t'aré cru pe foo, kâ por mè, ne mè cheinto rein d'avâi portâ tot cé brantsadzo, tandi que t'és reindu.

(*La suite deçando que vint.*)

Nous attirons l'attention de nos lectrices sur le charmant feuilleton dont nous commençons aujourd'hui la publication, persuadé qu'elles le liront avec le plus vif intérêt. Son titre seul, pique d'ailleurs suffisamment la curiosité :

QUAND FINIT LA JEUNESSE

— Pauline, vois donc, ici, ce ravissant costume de satin, cette admirable pièce de damas ! Et cette robe, de soie brochée et velours, garnie de point d'Alençon !... Oh ! ce n'est pas tous les jours que l'on reçoit de semblables corbeilles.

— Moi, ce que je trouve de plus étonnant, c'est ce magnifique châle indien.

— Oui, en effet... Quelles belles palmes rouges ! quelle

superbe rosace verte !... Et là, tout alentour, ces fines broderies aurore, qu'on croirait vraiment tissées d'un réseau de fils d'or !

— Mesdemoiselles, est-ce que vous n'admirez pas cette pointe de Chantilly ? A-t-on jamais vu dessin plus riche, fond plus soyeux, plus délicat, semé plus gracieux ? On dirait le présent d'une reine et l'ouvrage d'une fée.

— Il me semble pourtant, Annette, que ces costumes de satin et de velours ne sont pas à dédaigner... Ah ! comme Gabrielle paraîtra superbe, et fière, et grande dame, quand elle les drappera autour de sa taille élancée, et sur ses belles épaules, qui paraissent le soir si blanches, quand les lustres sont allumés.

— Oh ! il n'y a pas à dire, mesdemoiselles, Gabrielle a beaucoup de bonheur.

— C'est parfaitement juste... Seulement ce bonheur-là vient un peu tard, — murmura la maligne Pauline.

Les jeunes filles, à ces mots, détournèrent pour un moment leurs yeux vifs des richesses de la corbeille, et se regardèrent en riant.

— Assurément, — continua la perfide amie, — Gabrielle, — vous le savez sans doute, — est votre aînée, et de beaucoup. N'a-t-elle pas aujourd'hui vingt-cinq ans accomplis, quoiqu'elle n'en avoue que vingt-deux, et dans ses jours de libéralité encore ?... Il est certes bien temps qu'elle fasse un beau mariage, car elle a, pour cela, assez longtemps attendu.

— Et courageusement combattu, — ajouta une de ces fillettes, très éveillée et plus maligne encore. — En a-t-elle couru de ces bals, fatigué de ces danseurs, effeuillé de ces bouquets, et usé de ces amazones ! Au Bois, à l'Opéra, à Vichy, à Royat, sur les plages, on la citait toujours, on la voyait partout... Ah ! quand on a la patience et la force de faire toutes ces campagnes-là, on finit toujours bien par rencontrer quelque beau parti sur sa route.

— Mais puisque Gabrielle avait tant de chances en sa faveur, pourquoi donc ne s'est-elle pas mariée plus tôt ? — demanda la plus jeune et la plus naïve enfant de la joyeuse troupe. — Ne serait-ce pas surtout parce qu'elle voulait être aimée d'une affection sincère et forte, et être certaine de rencontrer, dans celui qui s'offrirait à elle, un attachement sérieux, un esprit mûr, un cœur qui lui appartînt tout entier ?

— Elle ? Oh ! tu la connais bien peu, pour parler ainsi, Henriette !... De l'esprit, dans son mari ? Elle s'en soucie bien ; elle trouve qu'elle en a assez pour deux... Un cœur ? Qu'a-t-elle besoin d'un cœur, à moins qu'il ne soit monté en or, semé de rubis ou de brillants, et qu'elle puisse le faire étinceler dans ses cheveux, ou l'attacher à son corsage ?... Enfin, — et c'est en ceci qu'on peut voir combien elle a de chance, — elle a cherché avant tout, dans son futur mari, un nom honorable, des manières de *gentleman*, de la fortune, de la tenue, et tout le reste lui a été donné par surcroît. M. Alfred Duperré est jeune, riche, bien élevé ; il monte royalement à cheval, et nul ne lance aussi gracieusement que lui la fumée de son cigare ; il a un esprit peu brillant, mais un accent anglais irréprochable ; il aime sa future femme comme il aimerait un mignon petit objet d'art, un gracieux bibelot, un coquet vase de Chine, bien cher, bien rare, bien fragile et bien joli... Avec tout cela, certes, Gabrielle sera heureuse, et son mariage sera brillant. Oui, mesdemoiselles, notre amie est née coiffée, et coiffée par Croisat, j'en suis sûre...

Un éclat de rire général accueillit cette dernière saillie de Pauline ; puis Henriette, regardant autour d'elle, reprit, d'un air un peu craintif :

— Bien heureusement, ma chère, que Gabrielle ne t'a

pas entendue... Mais où donc peut-elle être ? Voici déjà longtemps qu'elle nous a quittées.

— Eh ! n'as-tu pas entendu que sa tante la faisait appeler ?... En ce moment, toutes deux, retirées dans le vieux salon du premier, sont en grande conférence ; madame de Saive débitant un long et ennuyeux traité sur les devoirs, les dangers et les servitudes du mariage, et Gabrielle, — selon son habitude, — riant tout bas, n'écoulant guère, et, au bruit monotone de ce discours sentencieux, rêvant à son prochain salon, à ses parures, à la livrée de ses laquais, et à son grand rôle de femme élégante et riche, belle-fille d'un opulent financier... Ah ! c'est que vraiment, mesdemoiselles, le mariage est fort divers ; il change considérablement d'aspect selon le point où l'on se place : à droite ou bien à gauche, en arrière ou en avant. C'est comme ces grands amas de nuages qui se rassemblent au couchant pendant l'été ; chacun y voit ce qu'il veut : des montagnes, des océans, des arbres, des châteaux, des anges, des dragons, des lacs ou des cavernes... Et vous, mesdemoiselles, parlez-moi franchement ; dites, qu'y voyez-vous ? Non pas au ciel, vraiment, mais dans votre mariage futur, ce qui est bien autre chose.

— Ce que j'y vois ? L'indépendance, — répondit aussitôt Thérèse.

— La tendresse, — murmura Clémence.

— Et les jolis petits enfants, qui rient si gentiment, et disent « maman » d'une voix si douce, — ajouta, en baissant la tête, Henriette qui avait rougi.

— Fi ! fi donc ! — s'écria Pauline. — On peut désirer vivement d'être dame et maîtresse, à la bonne heure. Mais nourrice et bonne d'enfant ? cela s'est-il jamais vu ?... Ce n'est pas un berceau, ma chère, c'est un trône étincelant, doré, que nous devons placer dans notre bel édifice de nuages.

— Mais les trônes ne sont pas toujours durables ; le nôtre peut s'écrouler. Et l'on s'en consolera si le berceau vous reste, — insista Henriette timidement.

— Eh bien, je te félicite de tes goûts. S'ils ne sont pas fort répandus, ils sont au moins modestes, — répliqua Pauline d'un ton décidé.

— Mais Gabrielle ne reparait pas. L'avertissement tourne au sermon, et la conférence se prolonge. Donc, si vous m'en croyez, mesdemoiselles, ouvrons encore cet écriin, et examinons ce carton de broderies. Cela nous fera paraître le temps plus court, en attendant. »

Là-dessus les jeunes filles se remirent à l'œuvre, ouvrant, fouillant, déployant, admirant, babillant. Et nous les laisserons, — si vous le voulez bien, — à leur intéressante occupation, pour aller écouter la conversation de Gabrielle et de sa tante.

(A suivre.)

E. MARCEL.

Un déluge de pétrole. — Un phénomène extraordinaire vient de se produire à Tagieff, dans les régions du pétrole de Bakou (Caucase). Un sondage a fait surgir une source de pétrole donnant près de 500,000 litres par heure, et jaillissant à une hauteur supérieure à celle de la colonne Vendôme. Il fut impossible d'arrêter cette rivière, dont le courant augmenta pendant 8 jours, et qui, après avoir donné jusqu'à 110,000 hectolitres en un jour, diminua graduellement jusqu'à 10,000. Plus de 500,000 hectolitres sortis de terre pendant l'inondation ont été presque entièrement perdus, faute de réservoirs.

Allemands et Anglais se préparent à accaparer une portion de cette richesse inattendue. Actuellement, l'huile, pour se rendre en Europe, est

transportée par le chemin de fer construit au nord du Caucase, et à l'aide de 250 wagons réservoirs. On va simplifier ce transport en établissant au sud de la chaîne un tuyau gigantesque, d'une longueur de 500 kilomètres et d'un diamètre suffisant pour laisser passer, en 9 mois de circulation, 6 à 7 millions d'hectolitres de pétrole.

Naturellement, ce déluge de pétrole a influé sur les prix au lieu d'origine. Pendant longtemps on avait couramment 35 litres pour 10 centimes. Ce prix a aujourd'hui baissé de moitié ; c'est-à-dire qu'on a maintenant 35 litres pour 5 centimes. C'est moins cher que l'eau n'était à Paris du temps où l'on n'avait pas encore de colonnes montantes.

(La Nature).

Réponses et questions.

Solution du problème précédent : Le capital peut être 120, 240, 360 ou 480 francs. — Ont répondu juste : Messieurs F. Pittet, L. Blanc, G. Cuénoud, à Lausanne ; Cottier, Gimel ; E. Bastian, Forel ; Margot, Ste-Croix ; V. Fonjallaz, Epesses ; Brillard, Verrières ; Tenthorey, Sullens ; Dormond, Chesières ; L'Eplattenier, Môtiers ; Jacot, Bex ; L. Duboux, Cully ; Mmes Mamin, Montreux ; Grand, Elbeuf ; Orange, Genève ; Berney, Bioux ; Cercle de la R. B., Payerne ; Campiche, Genève. La prime est échue à M. L'Eplattenier, Môtiers.

Deux réponses insuffisamment affranchies ont été refusées. — Nous rappelons qu'il n'est pas tenu compte des réponses des personnes non abonnées.

Charade.

Si tu veux être heureux et bien reçu partout,

Ne sois ni mon premier, mon second ni mon tout.

Prime : Un éphéméride.

Entendu dans un magasin de chaussures : — Je désirerais une paire de bottines pour un homme en veau.

— Pour vous, monsieur ?

— Pour moi-même.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche,

La prière des naufragés,

drame en 5 actes, avec le concours de *madame Chéry*. Le spectacle sera terminé par **Les deux aveugles**, bouffonnerie musicale de Offenbach. — Admission des billets du dimanche.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET

Rue Pépinet 3, Lausanne.

Agendas divers pour 1887. — Albums photographiques. — Livres pour *poésies*. — Buvards. — Porte-cartes de visite. — Portefeuilles. — Portemonnaie. — Livres d'images. — Poupées à habiller. — Jeux instructifs. — Serviettes pour étudiants et hommes d'affaires. — Sous-mains. — Papeteries fines avec papier et enveloppes ornés. — Livres pour la jeunesse. — La cuisinière bourgeoise. — L'année de la ménagère, par Mme Dupertuis. — Fournitures de bureaux, d'écoles et de dessin. — Cartes de visite.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-HOWARD ET V. FATIO